

La ville aux deux lumières
Géographie imaginaire

La ville aux deux lumières
Géographie imaginaire (2009-2025)
Pierre Cassou-Noguès

Illustrations de Gwenola Wagon

La ville aux deux lumières (2009)

Je marche au hasard et, surtout, je ne cesse pas de parler, à voix haute. Le plus souvent, j'ai l'impression d'être enfermé dans un immense bâtiment avec des pièces innombrables, des chambres, des salles, comme des salles de bal, en enfilade, des couloirs dont les coudes suffiraient à me perdre, si le plan de l'ensemble ne se transformait au fur et à mesure que je marche. C'est toujours sur le côté, dans le coin de mon œil, jamais devant moi. Le mur commence à se plisser, il se couvre de rides. Puis la paroi cède, les bords s'écartent et une nouvelle salle s'ouvre, ou un autre couloir dont l'extrémité se creuse lentement dans le roc. Parfois, des ombres se dessinent dans ces chambres et prennent peu à peu corps. Je n'ai jamais pu vraiment observer comment cela se passe. Dès que je m'arrête, tout se fige devant moi et ces fantômes encore indistincts s'effacent, ou s'enfuient dans d'autres salles qui s'ouvrent dans les murs de chaque côté. Je n'ose pas entrer dans ces pièces encore inachevées avec leurs angles inégaux et qui semblent palpiter, comme quelque chose qui reprend sa respiration et attend. Il y a une odeur aussi qui traîne

dans certaines salles. Alors je continue, en regardant droit devant moi comme si de rien n'était.

Je marche entre des murs bruns, inégaux et un peu humides. À cet instant, tout est immobile mais je sens des vibrations dans le sol, d'autres salles se transforment ailleurs. Je passe une porte sur la droite, un escalier descend. J'aboutis à une pièce plus petite, avec du mobilier, une cheminée éteinte, deux fenêtres et, au milieu, une porte vitrée. Une silhouette, de dos, regarde dehors, une femme avec une robe rouge et une veste bleu marine, des cheveux noirs attachés en chignon.

Je m'approche de la fenêtre, la femme se tourne vers moi, l'air absent, les yeux ternes. Je continue de parler, à moi-même, sans m'occuper d'elle, qui ne semble pas m'entendre. Dehors, ce sont des champs plats, avec un bosquet sur la gauche et un chemin, qui mène vers d'autres maisons près d'une rivière sur la droite à une cinquantaine de mètres. Des hommes hissent un bateau sur le rivage. Plusieurs enfants jouent à côté d'eux. De gros nuages gris foncé annoncent un orage, qui n'éclatera jamais. La lumière du dehors est toujours pareille, fausse, de même que les rides de la rivière et les reflets sur l'eau. C'est une lumière électrique qui sort des nuages. La lumière qui tombe sur les champs devant moi fait penser à un néon. Les ombres sont trop nettes, la couleur de la lumière, sa blancheur, trop uniforme.

Un homme remonte lentement de la rivière en suivant le chemin au milieu des champs. La femme, à côté de moi, est immobile. Seulement, quand je me retourne, je m'aperçois qu'elle tient dans ses bras un enfant, un nourrisson. La porte, qui donne dehors, est entrouverte. Le paysage est inhumain, l'hiver, ce hameau désolé... Je reprends ma marche. Il me semble que la femme me suit des yeux. Je ne me retourne pas. Je replonge dans un dédale

d'escaliers, de couloirs, de salles, qui se creusent, avec le mouvement d'un serpent qui se glisserait dans son nid. Ou la respiration d'un animal, la circulation de l'air dans un corps informe, avec des veines aveugles, qui hésitent puis s'élancent pour rejoindre un cœur, un poumon, une bouche quelque part où elles doivent aboutir.

Depuis aussi longtemps que je puisse me souvenir, mais je ne sais pas combien de temps, j'erre dans ce labyrinthe mobile. Je n'ai aucune idée de la superficie de l'ensemble. Lorsque je le peux, je m'arrête, pour respirer un peu, à une fenêtre ou sur le seuil d'une porte. Des places rectangulaires bordées par des façades si bien alignées que l'esplanade semble déserte, alors que je peux compter une vingtaine de silhouettes, isolées ou par petits groupes de deux ou trois, les uns faisant les cent pas, les autres immobiles observant quelque chose que je ne vois pas. Des cours étroites, dans d'immenses palais, parcourus de colonnades et de rideaux rouges battant dans un vent insensible, autour d'un fauteuil vide, posé dans un angle, qui attire à lui toute la lumière. Je ne saurais pas dire en quoi la lumière est différente mais celle-ci a quelque chose d'exact, comme si des mots pouvaient s'y appliquer adéquatement, nos mots ou d'autres, adaptés à décrire l'intérieur de la Terre, ou les nôtres en nombre infini, avec une infinité de qualifications. La lumière ici prend la même universalité que le langage.

C'est peut-être seulement que la lumière est absolument immobile. Elle ne change pas, et cela se voit, sa permanence. Les salles s'ouvrent et se referment, les paysages eux-mêmes peuvent s'effondrer en quelques instants et se recomposer ailleurs. Ils ont chacun une lumière différente. Mais cette lumière est fixée avec le décor. Il n'y a pas de temps dans ces paysages, et c'est bien pourquoi je parle, pour faire du temps. C'est-à-dire, il y a bien un

temps immédiat, de courte durée, mais non pas ce temps infini qui donne un ordre aux existences naturelles à la surface de la Terre.

Je ne dis pas que, si la lumière ne passe pas, c'est parce qu'il n'y a pas de temps. Je dis l'inverse : à la surface de la Terre, la lumière, toujours changeante, fait le temps, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter sa propre voix. En revanche, à l'intérieur, la lumière reste immobile et le temps ne passe que par moment. Comme, dans l'intérieur de son corps, quand on écoute le battement de son cœur, un battement, deux, trois, puis cela se répète et on perd le fil. Ici, les décors se modifient sans cesse, ils se répètent aussi, les mêmes scènes se reproduisent, les mêmes paysages réapparaissent. Cela sans ordre. C'est seulement moi, moi qui parle, qui peut y introduire l'ordre du temps. J'ai commencé par compter les secondes, c'était monotone. Alors je parle, en espérant que des phrases, toujours différentes, s'enchaînent visiblement comme les nombres. Donc je parle pour faire du temps et je marche pour faire de l'espace. Parce qu'il n'y a pas plus d'espace que du temps. Il y a bien de l'espace devant moi, dans les salles que je traverse, mais ce sont des espaces disjoints et je ne sais pas comment les recoller autrement qu'en marchant de l'un à l'autre. Je voudrais pouvoir marcher en ligne droite, ou noter dans ma tête les coudes et l'incurvation des corridors. Ainsi je rétablirais l'espace, et le temps, dans l'intérieur de la Terre.

Je me trouve en effet sous la surface où nous vivons habituellement. Très profond dans l'intérieur de la Terre. Proche du centre de la Terre. Je n'ai pas emprunté le conduit d'un volcan, je n'ai pas découvert une ancienne mine. J'ai commencé par tomber en moi-même, dans l'intérieur de mon corps. Puis j'ai continué à glisser dans le sol, à l'envers. La zone qu'est l'intérieur du corps, avec les

battements de cœur, les aigreurs d'estomac, la respiration, tels qu'ils s'éprouvent de l'intérieur, se prolonge dans le sol et remplit la Terre elle-même. La Terre est un corps, que l'on appréhende du dehors quand on est à la surface mais qui est rempli, comme l'intérieur des corps, de sensations volumiques, de mouvements que rien ne contrôle et qui se répètent hors de la lumière et sans liens. Nous, nos corps, sommes habituellement posés sur la Terre mais communiquons encore avec elle par l'intérieur. Je me suis retourné sur moi-même comme le doigt d'un gant.

Après quelque temps, je me suis aperçu que je reconnaissais certains paysages, j'ai compris que les tableaux, les peintures qu'on voit dans les musées, à la surface, sont en réalité des fenêtres qui donnent directement dans l'intérieur de la Terre. Cela, j'ai pu le vérifier plusieurs fois en retrouvant des scènes que je connaissais, même si, le plus souvent, j'ignore les paysages, les salles que je traverse. Peut-être qu'elles existent en peinture et que je ne les connais pas. Ou alors elles n'ont pas encore été peintes. Ou il n'y a jamais eu personne pour les peindre ... En tout cas, les peintures sont des vues sur l'intérieur de la Terre, des vues sur les organes de la Terre, tels qu'on les ressentirait de l'intérieur, avec des vides et des pleins, des mouvements et des constellations et une lumière artificielle comme la lumière électrique.

Le couloir fait un coude et me reconduit vers le grand hall. Ce que j'appelle l'estomac de la Terre. L'odeur y est plus forte qu'ailleurs et je distingue déjà les premières franges du brouillard jaune qui baigne l'immense salle. C'est une nef sombre, supportée par des piliers de pierre, posés de loin en loin, au hasard apparemment. Je n'ai jamais pu en faire le tour, ni la traverser. Dès que je m'éloigne du mur, les nappes de brouillard s'épaississent prennent une consistance et des mouvements qui

me donnent l'impression que des formes me frôlent et que quelqu'un respire à côté de moi. J'imagine par moments entendre des éclats de voix et que ce brouillard prend vie, comme si un animal ou une intelligence s'était logé dans cet estomac et cherchait à m'approcher. J'imagine que c'est lui qui produit les figures que je croise dans les salles et qui seraient expulsées hors du ventre. Je longe le mur, gardant la main contre la paroi. Il y fait plus clair. La lumière semble suinter des murs, une lumière marron. Il y a pourtant des points brillants dans le brouillard.

Je pense que l'estomac est le centre de la Terre, un point fixe autour duquel son corps, de couloirs et de salles, se développe et se transforme. Les couloirs que j'emprunte m'y reconduisent toujours, je retrouve les piliers dans le brouillard jaune et, de loin en loin, des portes basses, voûtées, ouvrant sur des cellules isolées.

C'est là que je me réfugie.

Je fais quelques pas dans la pénombre avant de le voir. Je ne le vois qu'au moment où il me salue, sans un mot, en portant la main à son chapeau. L'homme est assis dans le fond, accoudé à une table, la tête un peu en arrière et les yeux ouverts, fixés sur un point au-dessus de moi. Je crois d'abord qu'il est aveugle. Je le salue distinctement.

Son habit est ancien, noir, comme son chapeau à large bord. Des cheveux trop longs, jaunes, lui descendent sur les épaules. Son bras droit, avec lequel il m'a salué, est retombé le long du corps. Je remarque ses ongles, des ongles longs qui forment presque des griffes. Je me demande s'il m'a vraiment salué. On dirait un mannequin, les joues peinturlurées de rouge, la bouche entrouverte.

En m'approchant, je m'aperçois pourtant que ses yeux tremblent par à-coups brefs. L'œil gauche est entièrement noir, la pupille dilatée en a mangé tout le blanc. Il n'y a qu'un gonflement qui se déplace au bord de la paupière.

L'œil droit, qui doit être aussi malade, semble vouloir se diriger sur moi.

Sa peau n'a pas l'apparence, brillante et diffuse, des ombres que je croise dans les salles. Elle est plus épaisse, plus grossière, plus lourde. C'est une peau, une chair, qu'il doit être difficile de plier à un mouvement, un geste, même un sourire, un rictus. Je suis à un mètre environ de lui et je me dis brusquement que cet homme, c'est moi : je suis cet homme qui se voit de l'extérieur, scrutant son propre visage. C'est idiot. Je ne sais pas pourquoi je pense cela.

— Qui êtes-vous ?

Les mots sont sortis de ma bouche tout seuls, sans que j'y réfléchisse. L'homme me regarde, étonné lui aussi. Ses sourcils se relèvent.

— Je ne sais pas.

Puis il continue :

— Personne ne connaît son nom ici.

Il y a à peine une pause entre ses phrases, seulement les blancs qu'il laisse entre chaque mot :

— Ils disent que le messenger vient vous trouver avec votre nom sur un papier et qu'après vous pouvez sortir. Vous n'êtes pas le messenger ?

Je réponds non de la tête. Il regarde un peu à côté de moi mais je sens qu'il me voit. Il fait un geste de sa main, celle qui est posée sur la table :

— Alors vous pouvez partir – il montre vaguement la porte. J'attends quelqu'un.

Je fais demi-tour pour quitter la pièce quand il m'attrape le poignet. Il serre, me force à ouvrir la main et se penche pour regarder dans ma paume. Il cherche son nom, le papier. La peau de ma main est, comme la sienne, épaisse, insensible. Puis l'homme me relâche et détourne les yeux, sans plus s'occuper de moi.

Je ressors dans le hall. Le brouillard est dense, presque tangible, l'odeur suffocante. Je cherche l'ouverture d'un couloir. Les murs semblent s'être refermés. Je ne comprends pas. Je frappe du poing contre la paroi qui ne rend aucun son. Je sens une main se poser doucement sur mon bras, une main blanche, avec des doigts fins.

— Je t'ai cherché partout. Je n'espérais plus te trouver.

Je me retourne, je la reconnais, sans pouvoir, c'est vrai, lui donner un nom. Elle sourit. Elle tend vers moi un visage d'adolescente, d'adolescente qui ne l'est plus, sans aucune ride mais avec des poches qui naissent sous les yeux, comme si elle venait de se réveiller. Les yeux, je me souviens, ne disent rien. C'est même pour cela qu'on en remarque la couleur, marron. Alors que les sourcils arqués semblent vous interroger, les yeux vous regardent et restent muets. Elle a attaché ses cheveux en arrière, châtain. Je l'ai connue avec une autre coiffure, d'autres vêtements que cette robe curieuse, parsemée de broderies, de pierres précieuses cousues sur le tissu, et qui lui prend le cou, ne laissant sortir que son visage. Elle m'entraîne :

— Il faut partir d'ici.

Nous continuons le long du mur, pour déboucher enfin, après un couloir, une dizaine de mètres, sur un escalier, nous montons. Elle a pris mon bras et nous marchons rapidement. Nous passons plusieurs salles, presque vides. Nous entrons dans une chambre, calme bien que sombre. Il y a du feu dans la cheminée, un lit à baldaquins bleu, des boiseries dorées aux murs et au plafond. Le sol est recouvert de tapis.

Je respire. Je la prends dans mes bras. Elle a la peau des ombres d'ici, parfaitement lisse. Je l'embrasse. Ses lèvres sont humides.

Elle me repousse :

— Non, pas ici.

Elle désigne un vieillard, un patriarche sans âge, effondré dans un fauteuil, immobile, plongé dans sa pensée. Je chuchote :

— Tu sais comment sortir d'ici ? C'est insupportable.

— Oui — elle répond sur le même ton —, mais il n'y a qu'un moyen.

— Lequel ?

— La dynamite.

Nous reprenons les galeries. Nous marchons longtemps sans direction. Nous inspectons les ports. Des ports dans des villes merveilleuses, géométriques et désertes, sous un ciel bleu, serein. Des ports, où arrivent des barques, sur le bord d'un marché, devant une mer grise, un ciel nuageux. Des ports, où s'amarrent des trois-mâts, dans des vallées encaissées, verdoyantes, avec des temples étranges suspendus à flanc de colline et un soleil parfaitement jaune. Ce sont surtout ceux-là que nous cherchons. Nous nous mêlons aux marins. Nous examinons les marchandises que l'on embarque. Ma compagne parle toutes les langues.

— C'est de la poudre ?

Elle marchandé. Nous arrachons quelques-unes des pierres précieuses de sa robe et nous les échangeons contre des barils de poudre, que nous ramenons ensuite dans l'estomac de la Terre. C'est moi qui les porte dans les escaliers et nous les faisons rouler dans les couloirs, avec précaution. Nous ne nous arrêtons que lorsqu'il ne nous reste plus une pierre. La robe est déchirée par endroits, mais nous avons des tonneaux en pyramide dans un coin de la nef. Nous avons une corde pour faire la mèche. Je fais remarquer qu'il ne nous manque que du feu.

— Je sais bien, me dit-elle. Mais il faut traverser le hall.

Nous nous engageons donc entre les piliers. Par endroits le brouillard est tellement dense que ma compagne semble se fondre dans les nappes qui nous approchent. Je l'ai prise par les épaules pour ne pas la perdre. Nous empruntons ensuite plusieurs galeries. Les scènes sont différentes, plus calmes que celles que j'observais de l'autre côté. Le ciel y est toujours bleu.

Nous nous arrêtons devant une porte ouverte sur un paysage champêtre. Un chemin descend en pente douce vers un ruisseau. Des arbres fruitiers, à gauche et à droite, s'écartent pour ménager un pré au bord du ruisseau. Mon amie me montre un animal vert, à moitié caché derrière des feuillages.

— Celui-là fera l'affaire.

Nous sortons. Quatre ou cinq personnes sur le bord du chemin regardent la bête. Nous les dépassons. Je m'aperçois que nous marchons sous les murailles d'un château, avec des tours en clocheton. Elle me fait signe qu'elle s'arrête là. Elle s'agenouille dans l'herbe, et joint les mains comme pour prier.

Je prends la corde que nous avons achetée pour faire la mèche, et je m'avance vers la bête. Elle fait à peu près la hauteur d'un veau mais son corps se prolonge avec une queue de lézard qui bat dans l'herbe avec un bruit sourd. Des crêtes plus sombres se dressent tout le long de son dos. Je m'arrête à quelques mètres d'elle. Elle fixe sur moi de gros yeux jaunes dont la pupille est fendue comme celle des chats. Elle renifle, grogne et crache une longue flamme dans ma direction. Quelques touffes d'herbe s'enflamment et dégagent un peu de fumée. Je m'approche lentement des arbres, sans quitter la bête des yeux, et prends un fruit, une variété de pomme, il me semble. Je me penche, je tends le fruit à la bête.

— Allez, je murmure aussi calmement que possible et en m’accompagnant d’un geste de la main, allez.

Le monstre, sur ses pattes courtes, rampe jusqu’à moi. Il renifle le fruit, tire une langue fine et fourchue, avec deux bouts triangulaires, qui s’enroulent autour de la pomme. Le fruit roule dans l’herbe. Pendant que la bête cherche à le ramasser, je lui passe la corde autour de l’encolure. Je serre le nœud. Le monstre tourne vers moi des yeux mélancoliques. Il se laisse emmener, abandonnant même le fruit.

Mon amie se relève. Plusieurs personnes me félicitent quand nous rentrons dans le château. Nous retrouvons les mêmes galeries. La bête a peur de l’obscurité. Elle renâcle, je dois la tirer avec la corde. Elle renifle furieusement aux portes et crache du feu. Nous traversons le hall en sens inverse, plus calmement. J’abandonne la bête, à côté des barils de poudre et nous nous cachons dans une cellule. Nous attendons. Rien ne se passe. Je ressors. La bête est restée près de la poudre et me regarde de ses yeux tristes. Je l’encourage comme je peux. Je souffle très fort de l’air par ma bouche. La bête ne semble pas comprendre. Elle finit quand même par cracher une courte flamme à proximité d’un baril. J’ai le temps de voir encore ses yeux jaunes. Puis c’est une série de détonations et le fond de la nef s’ouvre, comme un rideau.



Je me réveille. Quelqu’un tambourine à la porte. Je suis allongé sur un lit étroit. C’est une petite pièce aux murs blancs tachés d’humidité. Il y a, en face du lit, une fenêtre carrée par où j’aperçois derrière des barreaux de fer un ciel gris.

Une clé tourne dans la serrure. On ouvre la porte. C’est elle, elle que je viens de quitter sous la terre. Elle porte un uniforme sombre, des boutons dorés à la veste.

Ses cheveux sont plus courts. Ses yeux ont gardé cette expression muette. Elle s'agenouille à côté de moi, elle me redresse, et remet en place l'oreiller.

— Ils viennent, murmure-t-elle d'une voix que je ne reconnais pas.

J'entends en effet des pas dans le couloir. Elle a laissé la porte ouverte. Il en vient un air froid. Deux hommes entrent, l'un d'une cinquantaine d'années en uniforme aussi, les cheveux gris coiffés en brosse, une moustache épaisse, l'autre trente-cinq ans peut-être, en costume de ville.

— Moshé Lohrleck, me dit l'homme le plus âgé en désignant l'autre.

Moshé Lohrleck, je me répète. Qui ne connaît pas Moshé Lohrleck, ce psychologue si controversé, détective en un sens et que l'on ressort pour les affaires les plus obscures, des affaires de toutes sortes, criminelles, politiques, scientifiques, comme un oracle qui ne se trompe jamais. Cet homme au raisonnement de fer, solide comme les barreaux de la fenêtre, est fasciné par les phénomènes bizarres, qu'il prétend expliquer et, précisément, enfermer dans les grilles de sa raison. Je me souviens de l'une de ses monographies, sur les boules de cristal, qui avait fait beaucoup de bruit.

Lohrleck s'est assis sur le bord du lit et se penche sur moi, avec cet air policé et presque absent qu'adoptent les médecins. Il me dévisage de ses yeux noirs teintés de gris qui font penser aux objectifs de deux caméras. Je regarde ailleurs. L'homme qui a introduit Lohrleck se tient à côté de la jeune femme. Ils portent exactement le même uniforme, la même coupe, à cette différence que l'homme a des épauettes avec des galons. Je remarque à nouveau les cheveux courts de ma compagne souterraine, la raie sur le côté. C'est pourtant le même visage, la même bouche.

Lohrleck examine maintenant la paume de ma main gauche, comme s'il en lisait les lignes. Il les enregistre en fait.

— Alors, demande l'homme aux épaulettes, c'est lui ?

Je devine l'antagonisme avec Lohrleck. Celui-ci d'ailleurs lui fait signe de se taire. Il se relève seulement quelques minutes plus tard pour le rejoindre. Ils discutent dans un coin de la pièce. Lohrleck a des gestes animés.

L'homme le plus âgé revient enfin vers moi et me dit que je suis libre.

— Vous sortirez dès ce matin.

Je me retrouve quelques heures plus tard dehors, sous la pluie, sur le bord d'une route, devant un bâtiment qui ressemble à une prison. De petites fenêtres avec des barreaux de fer sont régulièrement disposées, sur cinq lignes parallèles tout le long de la façade. J'attends qu'une voiture, un autobus me ramène en ville.